



W9-00370
174742
Dis phi BL

Code épreuve : 260

Nombre de pages : 12

Session : 2023

Épreuve de :

Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Le bien-être

Avec l'entrée dans une société de consommation au cours du ^{XX}^e siècle dans nos sociétés occidentales, une nouvelle valeur s'est posée en injonction : celle du bien-être. Dans cette conception, le bien-être émanerait de l'environnement dans lequel l'homme se trouve ; il serait une quête qui se réaliserait au travers de la possession ou de la production. Pourtant, à l'époque antique, le bien-être était considéré comme émanant uniquement de l'esprit qui, par un travail assidu, se déferait de toutes les causes du mal-être. Il semblerait dès lors que le bien-être se définisse au travers du rapport entretenu par le sujet avec le monde.

En effet, en un sens, le bien-être peut se définir comme un affect où le sujet se serait déferait de toute source potentiellement responsable de mal-être. Cette définition examine le bien-être de manière négative, en opposition avec le mal-être ; il serait un état où le sujet ne ressent pas de peines ou de souffrances. En ce sens, le bien-être serait une forme de dépeuillement par le sujet de tout ce qui, dans le monde, lui causerait du mal-être. Cette définition implique

donc une attitude particulière du sujet à l'égard du monde. Celui-ci, en effet, trouverait le bien-être dans une forme de négation de celui-ci. Le monde serait de fait, défait de ses aspérités pour que le bien-être puisse être atteint par le sujet. Cependant, en un second sens, le bien-être serait une forme d'épanouissement de la part du sujet. Celui-ci, plutôt que de rejeter le monde, verrait dans celui-ci des opportunités pour compléter son être. Cette définition plus moderne du bien-être s'illustre par exemple au travers de la société de consommation qui fait des objets la source du bien-être. En ce sens, le bien-être serait à trouver dans le monde qui permettrait de compléter l'homme. Cependant, à l'inverse du bonheur, le bien-être ne complète pas tout à fait l'homme. En effet, tandis que le bonheur est un accomplissement total de l'homme, le bien-être ne suffit pas à cela et est un état passager dans lequel l'homme se sent temporairement bien. Pour autant, il renvoie à deux rapports au monde tout à fait incensurables qui posent donc problème afin d'établir une définition claire et distincte de ce qu'est le bien-être. Poser la question de ce qu'est le bien-être revient donc à établir le rapport au monde entretenu par le sujet.

Dès lors, le bien-être est-il l'absence de douleurs, l'élimination de toutes les sources de mal-être - en ce sens, il supposerait un déni du monde de la part du sujet - ou bien, au contraire, le bien-être est-il une quête que l'homme se donne comme un moyen pour qu'il

s'accomplisse - ce qui suppose alors que la quête se réalise dans le monde - ?

Si, en premier lieu, le bien-être est défini de manière négative comme l'absence de douleurs alors il suppose un déni du monde. Or celui-ci n'est pas réalisable en raison de la contingence, précisément, du monde. C'est pourquoi le bien-être serait, dans le monde, comme ce par quoi l'homme s'accomplit. Mais ces perspectives supposent que le bien-être soit désirable et soit donc recherché - ce qui est vain. Le véritable bien-être ne dépend-il pas alors d'autre chose que de nos dispositions ? N'est-il pas quelque chose qui s'impose à nous ?

En examinant les sensations que nous ressentons lorsque nous ressentons du bien-être, plusieurs mots peuvent venir à l'esprit. Le bien-être apparaît en effet comme un état de plénitude, de légèreté où nous ressentons une forme de paix intérieure. Cet état peut s'atteindre, par exemple pour les hindous, par la méditation qui consiste à faire un vide intérieur. Cette forme de contrainte de l'esprit vise à éliminer toute source de douleur, toute pensée négative responsable de mal-être. Lorsque le mal-être fait ployer l'homme sous son poids, le bien-être donne une sensation de légèreté, comme si nous étions libérés de tout ce qui nous maintenait au sol. Cette image souligne le fait que le bien-être se caractérise par une forme de fuite, sinon de déni de la réalité immédiate, des douleurs physiques comme mentales. C'est cette sensation de bien-être que représente par exemple Bouï Vian dans

L'écume des jours au travers du nuage transportant Colin et Chloé en dehors des réalités matérielles.

L'absence de troubles et de passions mortifères est la manière dont les philosophes stoïciens ont défini l'ataraxie. Cet état serait une quête chez ces philosophes qui chercheraient à se dépouiller des affects négatifs. Ceux-ci adopteraient une attitude particulière à l'égard des affects négatifs en les réduisant au maximum. En les relativisant, ils parvenaient à les mettre en perspective pour mettre en évidence qu'un événement, même funeste, n'était pas en vérité si grave. Par conséquent, ils parvenaient à se débarrasser des souffrances en enlevant au monde ses aspérités. Et, pour cause, ils considéraient que l'essence du monde était le changement, la fortuna et que, par conséquent, il ne fallait pas se laisser affliger par celle-ci car il est dans sa nature que les choses périssent par exemple. Par conséquent, les stoïciens appelaient à se centrer sur les biens ne passant pas, dont la nature n'est ni mouvante, ni changeante et que nous puissions contrôler. Le bien-être viendrait alors de la prise en compte du caractère relatif des souffrances permettant, de la sorte, de les réduire voire de les éliminer. Elle serait, en cela, la conséquence d'un rapport particulier entretenu avec le monde dans lequel celui-ci serait défait de ses aspérités. L'allègement caractéristique du bien-être serait-il alors un allègement par rapport au monde ?

En effet, le monde sensible est mouvant et changeant, source de mal-être. Le chaos ne peut mener au bien-être et, en cela, l'attitude adoptée par les stoïciens semble insuffisante. De fait, à l'inverse du monde sensible, le monde spirituel est ordonné et parfait. C'est ce que défend Nietzsche dans Le Gai Savoir où il

Copie anonyme - n°anonymat : 174742

Emplacement QR Code	Code épreuve : 260	Nombre de pages : 12	Session : 2023
	Épreuve de : Philosophie		
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre			
<p>souligne que le monde sensible est irréalisable dès lors qu'il est question de bien-être. Par conséquent, il semble nécessaire de se défaire tout à fait du monde sensible, muable, pour se centrer sur le monde de l'esprit, davantage contrôlable par le sujet. Cette attitude serait alors ce qui rendrait le bien-être possible lorsqu'il est compris comme l'absence de torts. De fait, si le bien-être peut être ressenti et conçu, c'est en raison d'un travail de l'esprit qui considère celui-ci comme atteignable et qui l'atteint en se dé faisant du monde sensible, chaotique. De la sorte, le sujet atteindrait une forme de plénitude au même temps qu'un allègement : plénitude du contrôle de son état par son esprit, allègement des affects négatifs en se dé faisant des affects négatifs.</p> <p>Dès lors, le bien-être viendrait de l'élimination, par l'esprit, de tout affect pernicieux. Mais est-il réellement possible pour l'homme de se défaire tout à fait des contraintes de son milieu ?</p>			
			5/12

En effet, l'homme se trouve nécessairement engainé dans un monde contingent. Non seulement l'homme dépend de son environnement dans lequel il trouve de quoi se nourrir, mais aussi ses manières de voir, d'agir et de penser sont structurées par un ensemble de normes et de valeurs inhérentes à la société dans laquelle il se trouve. En ce sens, sa conception du réel serait un construit à la fois social et historique duquel il ne pourrait tout à fait se défaire. Il paraît en cela difficile pour l'homme de tout à fait se défaire du monde sensible. C'est pourquoi le bien-être ne peut se définir de manière négative non seulement comme l'absence de troubles mais aussi comme déni du monde. En outre, la définition même de bien-être n'obéirait-elle pas également à ces mêmes contraintes sociales et historiques ? Il semblerait en effet que ce que nous nommons « bien-être » n'ait pas pris le même sens à tout moment dans toutes les sociétés.

En particulier, les sociétés occidentales modernes ont posé le bien-être comme un but à atteindre, par les individus, dans le monde. De fait, avec l'entrée, au cours du XX^e siècle, dans des sociétés de consommation, il s'est formulé une injonction implicite au bien-être. Par conséquent, les différents produits étaient considérés comme des sources de bien-être comme si, finalement, le bien-être n'existait qu'au travers de la consommation. On observe cela dans Le Planétarium de Nathalie Sarraute où la bergère d'Alain Guimier devient source de bien-être. Et pour cause, les objets semblent revêtus d'une

dimension identitaire ; ils permettraient aux individus de s'affirmer en tant que tels . En ce sens, l'acte de consommation semble nécessaire car source d'épanouissement ; elle est vue comme un moyen pour le sujet d'atteindre un état supérieur de son développement . Est-ce alors dire que le bien-être viendrait non pas de l'intériorité de l'individu mais de l'extérieur ? En effet, l'homme est par nature un « animal politique » (Les politiques, Aristote) ; il dépend, pour sa survie, de son environnement comme des autres . De fait, comme l'illustre le mythe de Prométhée, l'homme n'a pas naturellement de moyens de subsister ; il doit donc se servir de son environnement afin d'accomplir sa nature . Dès lors, si nous définissons le bien-être comme un état de plénitude et d'accomplissement, ~~il semble nécessaire le monde environnant~~ l'homme semble nécessaire afin de l'atteindre dans la mesure où il permet à l'homme de finaliser, au moins dans une certaine mesure, sa nature . Le bien-être serait alors à chercher, ~~dans~~ par l'homme, dans son environnement . Il serait, en ce sens, ce par quoi l'homme s'accomplit .

Cependant, cet accomplissement est-il total ? En effet, n'est-il pas ~~donc~~ propre au bien-être que d'être temporaire ? Dès lors, si le bien-être vient de l'extérieur, de l'environnement dans lequel l'homme se trouve il ne serait qu'une quête illusoire sans cesse reconduite . En effet, si le bien-être dépend du monde extérieur à l'homme, il est contingent et donc arbitraire . La définition du bien-être dépendrait en ce sens de conventions sociales qui font de certains biens des moyens par lesquels l'homme se réalise, s'accomplit . Le bien-être serait donc relatif à un contexte social et historique . S'agit-il alors véritablement de bien-être ? En faisant du bien-être un état soumis aux contingences extérieures, il ne serait

en effet qu'une illusion. En ce sens, son existence ne serait que conventionnelle et dépendrait de la croyance de l'homme en ~~son existence~~ l'existence du bien-être. Dès lors, le bien-être jouerait un rôle performatif : ce serait en croyant que celui-ci peut être atteint par l'intermédiaire du monde qu'il le serait (par la consommation de biens censés permettre le bien-être par exemple). Par conséquent, le bien-être ne serait qu'une convention dont de nombreux philosophes - comme Schopenhauer dans le monde comme volonté et comme représentation par exemple - en ont souligné l'arbitraire et l'irréalité qui en découlait.

Le bien-être serait ainsi un arbitraire culturel à chercher dans le monde. Son existence, illusoire, repose sur des conventions. Mais ~~ne~~ une telle définition du bien-être n'est-elle pas contradictoire avec l'optimisme ~~que le bi~~ dont le bien-être est la source ?

Ne nous sommes-nous pas mépris sur l'attitude de l'homme face au bien-être ? En effet, dans les deux perspectives précédentes, le bien-être était recherché en tant que tel. Mais, en recherchant le bien-être, l'homme ne corrompt-il pas la véritable nature de celui-ci ? De fait, dans la première perspective, le bien-être était considéré comme l'absence de douleur et de mal-être permise par un travail de l'esprit, négligeant, de ce fait, le monde sensible. Or, cette définition du bien-être fait de celui-ci l'objet d'un travail, et une modification des manières d'être de l'homme

Copie anonyme - n°anonymat : 174742

Emplacement QR Code	Code épreuve : 260	Nombre de pages : 12	Session : 2023
	Épreuve de : Philosophie		
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre			

en vue de l'atteindre. De la sorte, le bien-être serait comme créé par l'homme au travers d'un travail. De la même manière, dans la deuxième perspective, le bien-être était considéré comme ce par quoi l'homme parvient à une forme d'accomplissement de soi au travers de son environnement. Dans ces deux perspectives, le bien-être était considéré comme un état fruit d'un processus et d'un travail qui permettait de l'acquérir. De la sorte, le bien-être était cherché en tant que tel. Or, n'est-ce pas là en corrompre la nature ? En effet, le bien-être n'est-ce pas plutôt cet état qui nous saisit malgré nous sans que nous puissions y faire quelque chose ?

En cela, le bien-être serait une disposition qui ne serait pas acquise mais innée chez l'homme. Non pas que l'homme soit perpétuellement dans un état de bien-être mais plutôt que le bien-être soit quelque chose s'imposant à lui. En effet, le bien-être fait appel à la perception de l'homme ; celle-ci lui permet de se saisir du réel de manière unifiante. En ce sens, la sensation de bien-être viendrait de la perception plaisante par l'homme de son environnement. Ainsi, le bien-être serait cette figure plaisante faite par notre sensibilité ; passagère, elle

éveille nos sens et produit un « je ne sais quoi ». C'est ce que Barthes appelle le punctum ; ces passages ~~poés~~ ou ces images possédant un sens obtus sur lequel je ne peux cesser le travail du sens. Ils sont responsables d'une importante décharge émotionnelle, d'un bien-être tel que le langage semble insuffisant pour décrire les émotions que nous ressentons. En effet, Barthes rappelle dans La Chambre Claire que « ce que je peux nommer ne peut pas me peindre ». En particulier, le bien-être peut se retrouver dans différents éléments du monde mais se caractérise toujours par cette aphaxie qui le place du côté de l'indiscible. C'est ce que souligne Pierre Emmanuel pour la poésie qui « nous saisit avant d'être saisie » mais aussi Jaccottet au travers de Des poèmes soufflés, ajourés qui soulignent à la fois la fragilité des payages avec figures absentes en même temps que la saisissante sensation de bien-être qu'ils provoquent.

Cependant, trouver le bien-être au détour d'un chemin suppose également une attitude particulière à l'égard du monde. En effet, cela suppose une capacité à dépasser la matérialité du monde pour se rassasier de sa beauté, suffisante à elle-même pour atteindre le bien-être. Cette attitude est caractéristique des poètes du XX^e siècle qui mêlent leur esthétique à leur éthique. C'est le cas de Guillevic dont chaque poème est une ode à la nature et promeut les beautés du monde. Dès lors, le bien-être repose sur une attitude particulière du monde qui fait

considérer celui-ci comme suffisant pour l'homme, satisfaisant dans ce qu'il est. Le bien-être s'apparenterait en cela à une forme de contemplation. Cependant, pour que la contemplation devienne bien-être, l'homme se doit de saisir le monde dans sa particularité. C'est ce que défend Étienne Gilson dans L'être et l'essence où il pointe du doigt un souvenir d'enfance marqué par une promenade lui faisant réaliser le « miracle d'exister ». Le bien-être viendrait donc d'une attitude particulière à l'égard du monde qui permettrait à l'homme de réaliser la beauté de son environnement et la particularité de son existence.

Dès lors, le bien-être serait cet état où l'homme, malgré lui, réalise l'exceptionnalité de sa condition.

En définitive, si le bien-être à d'abord pu être considéré comme l'absence de souffrance et de douleurs, il supposait, pour l'homme de se défaire du monde sensible, chaotique pour s'enfermer dans le monde des idées, contrôlable et parfait. Cependant, définir le bien-être de la sorte semble irréaliste tant celui-ci est soumis à la contingence sociale et historique. C'est pourquoi, le bien-être a pu être défini comme un bien dans le monde permettant à l'homme de s'accomplir. Cependant, cette perspective ne faisait du bien-être qu'une façade. Dès lors, le bien-être n'est-il pas, plutôt qu'une quête, ~~quelque chose~~ une sensation nous saisissant malgré nous ? L'examen de cette proposition nous conduit à formuler la définition paradoxale suivante : le bien-être serait

à la fois une sensation nous saisissant malgré nous ~~est~~ et nous mettant dans une situation d'aphasie où le langage semble insuffisant, tout comme la manière de nous faire réaliser le miracle de l'existence. Ainsi, le bien-être est à la fois ce qui nous tait, souligne l'insuffisance des mots pour être décrit ~~et ce qui nous pousse~~ en nous saisissant et ce qui nous pousse à l'expression par la découverte du « miracle d'exister » selon de la formule de Gilson et de l'exceptionnalité de l'existence humaine.